

Les services de l'arrière à la Grande Armée en 1806-07

Autor(en): **Chavannes, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **58 (1913)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339499>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les services de l'arrière à la Grande Armée.

en 1806-07 ¹.

I. Généralités.

Napoléon, causant un jour à Varsovie avec un général sur les principes de la grande guerre, lui dit : « Le secret de la guerre est dans le secret des communications. »

Aucune armée, en effet, ne peut vivre sans posséder une ligne de communications assurée. Couvrir cette ligne doit être la première préoccupation du général en chef dans ses combinaisons ; la seconde, intercepter celle de l'ennemi.

La détermination des lignes de communications est si intimement liée à l'établissement d'un plan de campagne, qu'il semble difficile de séparer l'un de l'autre ces deux éléments de la guerre.

Plusieurs des plus belles conceptions offensives de Napoléon sont basées sur un changement de ligne de communications ; selon lui, « changer sa ligne de communications est une opération de génie » ; on doit la considérer « comme la manœuvre la plus habile qu'enseigne l'art de la guerre. En effet, une armée qui change sa ligne de communications trompe l'ennemi, qui ne sait plus où sont ses derrières et les points délicats par où il peut la menacer. »

Le plan élaboré par l'empereur en septembre-octobre 1806 est un des exemples les plus remarquables qui existent de l'emploi des lignes de communications. Il organisa ostensiblement une première ligne, dès le début de la campagne, en même temps

¹ D'après la publication faite sous la direction de la section historique de l'état-major de l'armée française, par le capitaine Lechartier.

qu'il en préparait plusieurs autres en sous-main. Non seulement il se réserva la faculté d'abandonner sa ligne principale pour utiliser une des lignes secondaires, pendant qu'il se porterait sur les derrières de son adversaire, mais il espéra faire de la première ligne une sorte d'appât, pour attirer en Hesse une partie des forces de l'ennemi, et faciliter sa propre manœuvre, qui consistait à couper les Prussiens de l'Elbe, en marchant droit de Bamberg sur Berlin.

Qu'il s'occupât de ravitailler l'armée, de protéger ses communications ou de combiner des opérations, Napoléon s'est toujours inspiré des mêmes principes ; il s'est efforcé d'assurer à ses manœuvres le champ le plus libre possible et de ne distraire de la bataille aucun homme valide.

Pendant les campagnes antérieures à l'année 1806, la grande rapidité des mouvements et le mauvais état des finances avaient conduit à faire vivre les troupes presque exclusivement sur le pays. Ce système coûtait peu, il libérait les colonnes des convois et des magasins, favorisait la surprise et permettait une grande liberté de mouvements.

Mais les effectifs augmentent et *en 1805* (Austerlitz), ce système valut à la Grande Armée de dures privations ; certains régiments, en Moravie, furent réduits aux pommes de terre qu'ils arrachaient dans les champs. Malgré les plaintes des marchands, Napoléon répondit qu'il était impossible de nourrir les troupes par les magasins et que c'était à ne pas s'en être servie que l'armée française devait en partie ses succès.

Les mêmes procédés furent mis en usage pendant les mois *d'octobre et de novembre 1806* ; jusqu'à l'Oder, l'Allemagne put nourrir ses vainqueurs. Mais à mesure qu'elle s'approche de la Vistule, la Grande Armée voit s'allonger devant elle un désert dont les rares et sordides villages ont été dévastés par les Russes.

Cédant à la plus impérieuse des nécessités, Napoléon dut, *au début de 1807*, en revenir momentanément aux convois et magasins. Mais il ne s'agit pas là d'un changement de principes ; car l'année suivante Napoléon refuse à l'intendant en chef de l'armée d'Espagne de faire venir des approvisionnements de France : « Comme si, dans un pays de 11 millions d'habitants, la nourriture de 80 à 100 000 hommes était quelque chose ! »

Mais l'armée, même débarrassée de toute préoccupation journalière relative aux subsistances, ne devait pas moins se

faire suivre, à une distance plus ou moins grande, de munitions, de matériel de remplacement, de renforts, courriers, etc.

A cet effet, dès que l'empereur avait tracé les grandes lignes de son plan de campagne, il déterminait lui-même *une ligne de communications*, qu'il appelait aussi *route de l'armée*, et dont la direction était intimement liée aux futures opérations.

En principe, Napoléon n'a jamais consenti à laisser en arrière de *troupes d'étapes* ; car, selon lui, si ces troupes sont exercées, elles font défaut sur le champ de bataille ; si elles sont incapables de se battre, elles ne rendront aucun service en arrière. Les pays conquis doivent être maintenus dans l'obéissance par les moyens moraux, la responsabilité des communes, les otages et l'activité de l'administration.

Comme il se rend compte que, si ce système économise des combattants, il n'établit en arrière qu'une sécurité relative, il ne manque pas d'organiser en conséquence sa ligne de communications.

L'absence de ravitaillement quotidien permet à Napoléon d'espacer le départ des envois ; il ne circulera sur la ligne de communications, à intervalles irréguliers, que de gros convois bien escortés. Quant aux évacuations, elles étaient de peu d'importance ; les malades et les blessés étant hospitalisés, autant que possible, sur le territoire ennemi occupé.

Mais, si sérieusement que ces convois fussent défendus, il fallait que de temps en temps ils pussent relâcher en toute sécurité. Pour cela, on trouvait sur la « route de l'armée », toutes les quatre à six marches, une place forte ou une place organisée à l'aide de la fortification de campagne.

Dans ces *points d'appui* de la ligne de communications, les détachements et convois se réorganisaient, ils y trouvaient des vivres, des munitions, des ateliers de réparations, des infirmeries, etc. Ces places ne devaient pas soutenir un siège, mais elles devaient pouvoir abriter les magasins, dépôts, blessés, etc. qu'elles renfermaient, contre des troupes légères, des partis de cavalerie ou de partisans.

Leur garnison, dont la force augmentait à mesure qu'on se rapprochait de l'ennemi, se composait de conscrits, de cavaliers démontés, de convalescents, des contingents fournis par les alliés ; le commandement était exercé par un général ou officier supérieur, soit convalescent, soit en réforme.

Grâce à ce système, Napoléon envisageait sans crainte, d'abandonner à elle-même, pendant quelques jours, sa ligne de communications.

II. Situation de l'Europe.

Au début d'août 1806 la France négociait des traités de paix avec l'Angleterre et la Russie ; l'Autriche, à peine remise de la campagne de 1805 semblait peu à craindre ; quant à la Prusse ses intérêts paraissaient inséparables de ceux de la France. Cependant Napoléon n'avait pas une confiance absolue dans la tournure que prendraient les événements et, en effet, il ne retire pas ses corps d'armée de l'Allemagne du Sud. Ils occupaient un triangle ayant ses sommets à *Francfort, Passau et Memmingen*, sur les territoires de la récente Confédération du Rhin.

L'état des cantonnements de la Grande Armée à la date du 26 août était le suivant :

- 4^e corps, Soult; quartier général, Passau ;
- 1^{er} » Bernadotte ; quartier général, Ansbach près de Nüremberg ;
- 5^e » Mortier ; quartier général, Durrenhof près de Feuchtwangen ;
(puis Lefebvre, Mortier passe au 8^e corps) ;
- 3^e » Davout ; quartier général, Oettingen près de Nördlingen ;
- 6^e » Ney ; quartier général, Memmingen (au sud d'Ulm) ;
- 7^e » Augereau ; quartier général, Francfort.

Ces six corps comptaient environ 190 000 hommes ; plus tard vinrent en plus le 8^e corps et la garde.

Bien que les quartiers fussent très larges afin de faciliter le rétablissement des corps, on ne peut nier que le dispositif de la Grande Armée ne fût, comme on le disait à l'époque, « très militaire », et ne permît à l'empereur de la porter rapidement dans n'importe quelle direction.

Fin août, les premières nouvelles des armements de la Prusse arrivèrent à Paris et le 3 septembre la Russie rompit les négociations.

III. Le projet d'opérations et la ligne de communications.

Cependant, dans les premiers jours de *septembre*, Napoléon n'a pas encore perdu tout espoir de maintenir la paix. Il pousse

donc les négociations dans ce sens-là. En outre, les relations avec l'Autriche s'améliorent et il est visible que cette puissance veut rester neutre jusqu'à ce que le sort des armes ait décidé dans la lutte qui se prépare entre la France et la Prusse.

Néanmoins Napoléon médite son plan de campagne et fait exécuter des reconnaissances ; il veut savoir ce que sont les rivières qui barrent les routes d'Erfurt et de Halle à Dresde ; il veut connaître l'état des routes et des places fortes jusqu'à Leipzig et Magdebourg. Il écrit à Berthier, en ce moment à Munich, que huit jours après qu'il en aura donné l'ordre, il faut que l'armée soit rassemblée à *Bamberg* et dans la principauté de Bayreuth et qu'il estime à *dix jours de marche la distance de Kronach à Berlin*.

Ainsi dès les premiers bruits de guerre, Napoléon a choisi le point de réunion de l'armée et la direction de l'offensive.

Pourquoi Bamberg ? C'est de là qu'il pourra le plus rapidement menacer le cœur de la monarchie prussienne, comme il l'écrit au roi Louis, en date du 30 septembre. D'autre part, les renseignements de ses légations de Berlin et de Dresde lui représentent déjà le gros des rassemblements prussiens comme devant se trouver à l'ouest de la ligne Bamberg-Berlin ; il aura donc des chances de contraindre l'ennemi à une bataille à fronts plus ou moins renversés, comme à Marengo et à Ulm et de lui couper ses communications vers l'Elbe moyenne.

La direction de l'offensive choisie, la *ligne de communications* devait s'en déduire naturellement.

« Si je faisais la guerre contre la Prusse, ma ligne de communications serait *Strassburg, Mannheim, Mayence et Würzburg* où j'ai une place forte ; de sorte que mes convois, le quatrième jour de leur départ de Mannheim ou de Mayence, seraient en sûreté à Würzburg. »

En même temps Napoléon fait reconnaître les localités en avant de Würzburg, telles que Kronach et Königshofen (au nord de Würzburg, sur la route de Meiningen), qui pourraient servir de nouveaux points d'appui et il demande déjà quelles places on pourrait trouver entre Bamberg et Berlin.

En outre, l'empereur se préoccupe de couvrir le *Rhin* ; des mesures sont prises pour approvisionner *Strasbourg, Mayence et Wesel*.

Le roi Louis reçoit le commandement de *l'armée du Nord*

(environ 30 000 hommes) qui a pour tâche de couvrir le Rhin inférieur, de Coblençe à la mer; Wesel sera mis en état de défense.

Le maréchal Kellermann est chargé de la défense du Rhin, de *Bâle à Coblençe*; les troupes placées sous ses ordres portent le nom *d'armée de réserve*; elles se composent d'environ 6000 gardes nationaux, de quatre compagnies d'artillerie et de six bataillons de réserve; en cas de besoin, Kellermann disposerait encore de toutes les troupes des 5^e et 26^e divisions militaires. En réalité, Napoléon ne croit guère à l'éventualité d'un siège de *Mayence*; outre qu'elle a l'avantage de faire croire à de nombreux rassemblements derrière le Rhin, l'armée de réserve est destinée à un rôle important, mais d'un tout autre genre. Son noyau occupe la grande place qui sert de point de départ à la ligne de communications et le maréchal Kellermann rendra de grands services en organisant pendant toute la campagne les convois de matériel, de munitions, d'habillements et les détachements de jeunes soldats dirigés sur la Grande Armée. C'est lui qui tiendra en quelque sorte les clefs de la porte par laquelle on rentre en France ou part pour l'armée. Ses fonctions, dès fin septembre, ressortiront nettement du service de l'arrière.

A ce moment, premiers jours de septembre, Napoléon a déjà des indications assez précises sur le *fractionnement des forces prussiennes* en trois corps, réunis à *Hanovre, Magdeburg* et *Bunzlau* (Silésie).

Le projet d'opérations de Napoléon est hardi et entièrement basé sur la connaissance qu'il a de son adversaire; il sait que le haut commandement prussien est lent et indécis, et que, dans ses conceptions, il s'attachera à conserver ses magasins et ses communications; l'empereur tient donc pour assuré qu'en attaquant dans une direction où il n'est pas attendu et qui menace une partie des routes de retraite de l'ennemi, il provoquera chez lui un certain trouble se traduisant par des mouvements mal réglés. En présence d'un ennemi actif et renseigné, qui se fût rassemblé vers Weimar, le débouché de la Grande Armée en Saxe eut été une opération délicate; mais l'empereur est convaincu qu'il n'aura pas affaire à un ennemi très entreprenant et il compte bien profiter de ses fautes.

IV. La réunion de la Grande Armée.

Une dépêche du ministre de France à Dresde, expédiée le 14 septembre au matin, vient enfin lever tous les doutes de Napoléon. Cette dépêche apprend que l'armée de Silésie a passé l'Elbe à Dresde et en d'autres points; d'autre part, on est informé que les équipages du roi sont partis de Berlin pour Halle.

Notons que le temps nécessaire à la *transmission des nouvelles* était très grand, que Napoléon était à Paris et Berthier à Munich; les rapports mettaient neuf à dix jours pour arriver de Berlin à Paris; ceux de Dresde sept à huit; une nouvelle partie de Dresde et télégraphiée (système Chappe) depuis Strassburg ne pouvait mettre moins de quatre jours à parvenir aux Tuileries, et il fallait aussi quatre jours de Paris à Munich.

Dans la matinée du 19 septembre, Napoléon dicte l'ordre de mouvement de l'armée. D'après cet ordre les corps auront les destinations suivantes :

- 4^e de Passau à Amberg, rendu le 4 octobre ;
- 1^{er} d'Ansbach à Nuremberg, rendu le 2 octobre ;
- 5^e de Feuchtwangen à Könighofen, rendu le 3 octobre au plus tard ;
- 3^e d'Ettingen à Bamberg, rendu le 3 octobre ;
- 6^e de Memmingen à Ansbach, rendu le 2 octobre ;
- 7^e de Francfort à Francfort avec avant-garde à Giessen, 2 octobre.

Le 4^e corps devait laisser un régiment de ligne à Braunau (près Passau) pour observer avec les Bavares la frontière autrichienne.

Les six divisions de cavalerie seront échelonnées le long du Main de Kronach à Würzburg.

Si l'on examine le *dispositif de réunion de la Grande Armée* entre Würzburg et Bamberg, on voit qu'il présente une masse centrale, formée des 1^{er}, 3^e et 6^e corps et de la division Dupont du 1^{er} corps à Würzburg, masse qui est sur la principale route franchissant le Frankenwald, celle de Kronach. Autour de cette masse, sont les trois autres corps; le 4^e sur la route de Bayreuth et de Hof, le 5^e qui doit occuper une bonne position vers Könighofen et couvrir le rassemblement; le 7^e qui doit attirer

l'attention de l'ennemi du côté opposé à Bamberg et à l'occasion intervenir contre un ennemi marchant de Fulda sur Würzburg.

Si l'ennemi attaquait dans la direction Eisenach, Fulda et Würzburg, les 5^e et 7^e corps devaient faire face en première ligne, suivis à deux étapes par la masse centrale.

Enfin la répartition de la cavalerie, échelonnée de Kronach (cavalerie légère) à Würzburg (cuirassiers et bagages) montre aussi que le dispositif général est dirigé sur Kronach.

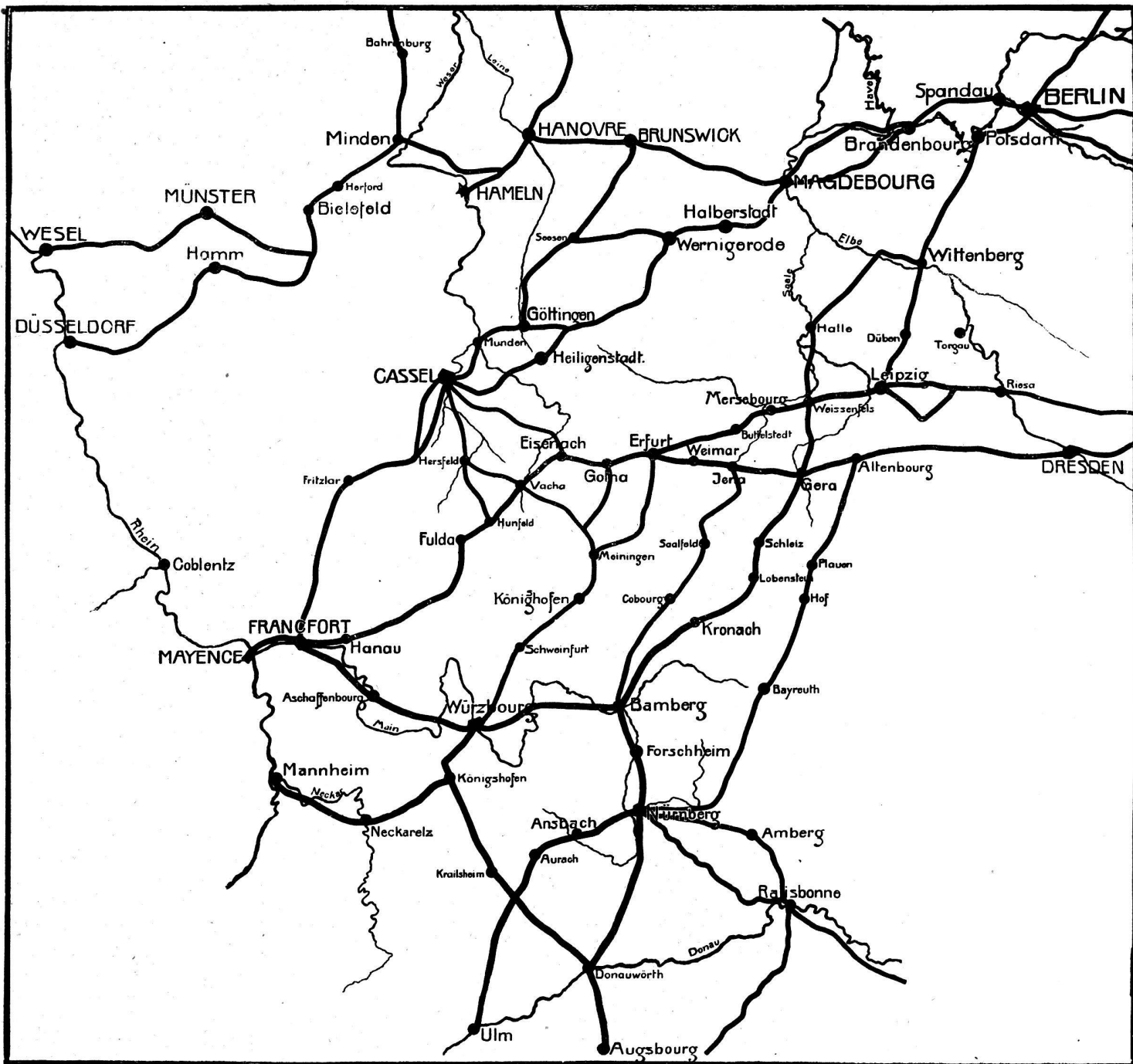
Quant à *l'armée du Nord*, elle doit, par ses démonstrations, appeler l'attention des Prussiens sur Wesel ; ce rôle est clairement exprimé par les ordres de Napoléon au roi Louis, car il exige de son frère qu'il entre « en campagne le premier, pour menacer l'ennemi, puisque mon intention n'est pas d'attaquer de ce côté ». En effet, il est évident que, plus l'empereur attirera vers l'ouest le centre de gravité des masses ennemies, plus il aura de chances, en faisant irruption en Saxe, de couper leurs lignes de retraite et de les contraindre à une bataille à front renversé.

Les mesures concernant *l'organisation de la ligne de communications* marchent de front avec la réunion de l'armée et restent inséparables des opérations.

Des commandants sont nommés pour *Würzburg*, *Königshofen* et *Kronach*. On y dirige des compagnies d'artillerie et du génie ; des crédits de 60 000 fr. sont ouverts pour chacune de ces places, tant pour la défense que pour les approvisionnements. Elles devront être occupées effectivement le 2 octobre et on doit y organiser des magasins, des ateliers, des hôpitaux et « généralement tout ce qui est nécessaire dans les places qui servent de points d'appui aux armées ». *Forchheim* devra aussi être armée et approvisionnée par les Bavaois.

La route de l'armée passera par Mayence. Francfort, Aschaffenburg, Würzburg et Bamberg. Une autre route, pour communiquer avec Ulm et les hôpitaux de Bavière, sera de *Bamberg à Nuremberg, Ansbach, Ellwangen et Ulm.* On reconnaîtra également une route par *Mannheim, Neckarelz et Würzburg* ; cette dernière est particulièrement intéressante, « car il peut y avoir tel événement où la communication de Francfort soit inquiétée par des partisans. »

Pendant la réunion de l'armée, *Forchheim* servira d'appui à la droite de l'armée, *Würzburg* à la gauche, *Kronach* et



Théâtre de la campagne de 1806.

Könighofen aux avant-gardes; le rassemblement sera donc couvert de tous côtés par de petites places.

V. Evénements du 20 au 30 septembre.

Napoléon avait annoncé qu'il partirait le 25 septembre pour *Mayence*: du 20 au 24 ayant fini d'expédier ses ordres à *Berthier* pour la réunion de la Grande Armée, il employa son activité à la constitution des approvisionnements, à l'appel de la réserve, à la remonte, etc.; en un mot à ce que nous appelons maintenant le service territorial.

La veille de son départ, il reçoit de *Dresde* la nouvelle que les troupes prussiennes de *Silésie*, après être entrées en *Saxe*, se dirigeaient entre *Leipzig* et *Hof*.

Les Prussiens à *Hof*, alors que les ordres pour la réunion de la Grande Armée sont à peine arrivés à *Munich*, il y a de quoi bouleverser les plans de l'empereur. Aussitôt une lettre part pour *Munich* enjoignant à tous les corps d'accélérer leurs mouvements; seuls les 1^{er} et 7^e corps n'avaient à faire que de très faibles déplacements.

Le 25 au matin, l'empereur part de *St-Cloud*, il arrive le 28 à *Mayence* de bonne heure dans la matinée; le même soir *Berthier* arrivait de *Münich* à *Würzburg*. En arrivant à *Mayence*, l'empereur reçut des nouvelles qui lui donnaient pleine satisfaction; elles provenaient d'espions, d'officiers envoyés en reconnaissance et surtout de la légation de *Berlin* (du 21 septembre); elles donnaient la répartition de l'armée prussienne en une ligne de *Hof* à *Münster*, avec centre à *Erfurt*; le roi était parti pour *Halle*.

Le 29 septembre après midi arrivaient à *Mayence* de nouveaux renseignements envoyés par *Berthier*; le gros des rassemblements ennemis semblait toujours se former entre *Halle*, *Eisenach*, *Gotha*, *Erfurt* et *Leipzig*; le roi se rendait à *Erfurt*, il avait couché à *Naumbourg* le 25.

Le corps de *Hohenlohe* était échelonné entre *Dresde* et *Chemnitz*. *Hof* n'était que très faiblement occupé.

Cette journée du 29 septembre fut féconde en renseignements et démontre l'excellence du service de l'espionnage à la Grande Armée; aussi la nuit du 29 au 30 va-t-elle être activement employée. De 10 h. du soir à 3 h. 30 du matin, *Napoléon* dicte 26

lettres et le plan de la campagne de Prusse est arrêté dans son esprit sous la forme où il sera exécuté.

VI. Le changement de ligne de communications.

A *Mayence*, Napoléon donna ses premiers soins à l'organisation de ce grand point d'appui et s'occupa spécialement des munitions et des subsistances; puis dans la nuit du 29 au 30 septembre il arrêta son plan d'opérations et comme nous l'avons dit, dicta ses ordres.

Il ne s'inquiéta pas beaucoup de la gauche prussienne (Hohenlohe), d'abord à cause de la lenteur de la marche de ce corps et ensuite parce que les rapports annonçaient qu'il se dirigeait sur Gotha pour se joindre à l'aile gauche de l'armée de *Brünswick*; le roi de Prusse était à Gotha le 26 septembre.

Toutes ces nouvelles sont confirmées par Murat le 1^{er} octobre.

A partir du 2, tous les renseignements sont unanimes à représenter l'armée prussienne comme manœuvrant par sa droite; Napoléon résume toutes les nouvelles reçues en écrivant le 5: « Il paraît que, si l'ennemi fait des mouvements, c'est sur ma gauche..... » Tout portait donc à croire que la route *Géra-Leipzig-Berlin* allait être libre; l'ennemi semblait favoriser de lui-même le plan de l'empereur.

Les ordres du 27 au 30, accentués par des instructions ultérieures données à mesure que la situation s'éclaircissait, consistent à faire serrer la Grande Armée sur la droite en refusant sa gauche et à franchir la forêt de Franconie (*Frankenwald*) en trois colonnes, en laissant l'espace entre le Rhin et Bamberg entièrement dégarni.

Le 4^e corps marche sur Hof, les 1^{er}, 3^e et 6^e sont échelonnés sur la route de Kronach, le 5^e et le 7^e sont dirigés sur Coburg.

Une des conséquences immédiates de la décision de Napoléon de faire serrer la Grande Armée sur sa droite était le changement de la ligne de communications.

La ligne *Mayence-Würzburg* devenait trop exposée; dès son arrivée à Mayence, l'empereur fait déjà diriger l'artillerie de la garde et les gros bagages par *Mannheim, Neckarelz et Würzburg*. A *Mannheim*, Berthier installe un commandant de place.

Puis Napoléon, arrêtant définitivement son plan et prévoyant qu'il peut être privé du point d'appui de Würzburg, fait orga-

niser plus complètement *Forchheim* et préparer une ligne de communications se dirigeant sur *Strassburg*; en même temps *Könighofen* (au nord de *Würzburg*) perd de son importance au profit de *Kronach*.

Ainsi à mesure que l'empereur se fortifie dans son dessein de refuser sa gauche, il attribue à son armée des lignes de communications s'éloignant de plus en plus, vers le sud, de la route de Mayence à *Würzburg*. Si l'ennemi pousse des partis entre Mayence et *Bamberg*, cela n'aura aucun inconvénient, puisque la ligne de communications de la Grande Armée sera sur *Forchheim*.

VII. Organisation de la ligne de communications et de ses points d'appui.

Pendant la réunion de l'armée, le plus urgent était de se procurer des *farines et de faire fabriquer le biscuit*.

Les ressources en vivres-pains à réunir étaient de trois sortes :

- a) l'approvisionnement des magasins des places d'appui de la ligne de communications ;
- b) les vivres à accumuler à *Bamberg* et à *Kronach* pour alimenter les troupes en cas de retard dans la marche en avant et pour leur distribuer, à l'entrée en Saxe, de quoi subvenir aux besoins des premiers jours ;
- c) les vivres de concentration.

Les vivres des deux premières catégories étaient du ressort de l'intendant général ; le soin de réunir les vivres de concentration était confié aux commandants de corps d'armée.

Quant aux vivres de concentration, l'empereur voulait que chaque corps d'armée parvînt aux points de rassemblement avec quatre jours de pain, deux sur l'homme et deux sur les caissons des bataillons. En outre, les ordonnateurs des corps d'armée devaient réunir dix jours de pain dans les cantonnements de rassemblement avant l'arrivée des troupes.

Ces quantités ne furent pas atteintes ; en général, les commandants de corps envoyèrent en avant leurs ordonnateurs pour procéder aux réquisitions de farine ; les corps les plus en arrière eurent le plus de difficultés, car ils eurent parfois à traverser des contrées épuisées par ceux qui les avaient précé-

dés ; puis une partie du pays, entre autres la vallée de Kronach, était fort pauvre ; les corps, particulièrement le 6^e, durent s'échelonner pour subsister.

Quant à l'intendant général (d'abord Villemanzky), débordé par la grandeur de la tâche et remplacé par Daru), il fit transporter à Würzburg des vivres depuis Mayence et Spire ; à Forchheim du biscuit depuis Passau ; il conclut des marchés avec des fournisseurs et réquisitionna aussi, ce qui ne fut pas sans gêner les commandants des corps d'armée. En même temps on construisit des fours et installa des manutentions à Würzburg, Bamberg, Forchheim et Kronach ; on y dirigea à cet effet des maçons et des boulangers.

Environ 2000 voitures et 8 à 9000 chevaux, réquisitionnés pour la plus grande partie en Bavière, furent employés à ces transports.

Grâce à ces mesures énergiques, l'armée ne souffrit pas de trop grandes privations ; néanmoins, le 8 octobre déjà, les magasins de Bamberg étaient vides et une partie seulement de l'armée avait pu toucher les réserves de pain qui avaient été prescrites.

En ce qui concerne les *munitions*, les besoins de l'armée étaient moins urgents que pour les subsistances, les caissons et les gibernes étant au complet dans les cantonnements de départ. La place de *Würzburg* fut complètement mise en état de défense et armée ; les pièces et munitions, entre autres 100 000 pierres à feu, y arrivèrent par bateau depuis Mayence ; on y installa des ateliers de réparations, des dépôts de munitions d'infanterie et d'artillerie, des magasins d'effets de toute espèce, des hôpitaux, des forges, etc.

A *Forchheim* on prit des dispositions analogues. *Kronach* fut mis en état de défense par une compagnie de sapeurs et les habitants et aussi pourvue d'un armement ; on y installa également différents établissements.

Ces places devaient aussi recevoir les malades et hommes fatigués des corps d'armée en passage.

Mettre ces places en état de défense n'était pas une précaution inutile, car le 11 octobre, 250 hussards prussiens arrivèrent près de Schweinfurt et sur la route d'Aschaffenburg (bataille d'Iéna, 14 octobre).

Pour *organiser une ligne d'étapes* on avait recours aux

reconnaisances faites par les officiers du service topographique sur la viabilité des routes, les ressources des localités, etc.; ces renseignements étaient consignés dans un « Dictionnaire de la population des villes, bourgs et principaux endroits ».

Une ligne d'étapes étant admise par le Major général (Berthier), elle était fractionnée en journées de marche de 6 lieues au moins et de 8 au plus. Dans chacun de ces gîtes on établissait des gendarmes et dans les gîtes principaux, soit points d'appui de la ligne de communications, des troupes en nombre variable suivant les besoins.

Par exemple, *la ligne de Mayence à Bamberg* comptait cinquante-neuf lieues; les étapes successives étaient les suivantes :

<i>Mayence-Francfort,</i>	8 lieues,
Francfort-Seligenstadt,	6 »
Seligenstadt-Bessenbach,	8 »
Bessenbach-Lengfurt,	8 »
Lengfurt- <i>Würzburg,</i>	6 »
Würzburg-Reupelsdorf,	8 »
Reupelsdorf-Burgwindheim,	7 »
Burgwindheim- <i>Bamberg,</i>	8 »
	59 lieues.

Quant aux *troupes d'étapes*, outre les quelques compagnies du génie, d'artillerie et ouvriers spéciaux, Napoléon ne dispose au commencement d'octobre que de six bataillons (contingents de la Confédération du Rhin) pour assurer ses communications.

Cela suffit à peu près jusqu'à la bataille d'Iéna; mais ensuite, comme nous le verrons, le manque de troupes d'étapes se fit plusieurs fois sentir sur les communications de la Grande Armée, bien que Napoléon eut soin d'organiser en conséquence ses lignes d'étapes. Mais malgré son nom, cette armée ne comprenait guère plus de 210000 hommes et il était indispensable de faire affluer au front tout ce qui pouvait figurer sur le champ de bataille.

(A suivre.)

